

à la recherche d'une croyance, et M. Sainte-Beuve a mis à la voile pour tâcher de découvrir une morale nouvelle. Bon voyage! nous verrons à leur retour. En attendant qu'ils nous laissent la morale chrétienne appuyée sur la foi en Jésus-Christ. Un des leurs, M. Renan, s'est écrié dans un moment lucide : " O père céleste, tu n'as pas voulu que nos doutes reçussent une claire réponse afin que la foi au bien ne restât pas sans mérite et que la vertu ne fût pas un calcul. C'est de nos dispositions intérieures que tu as voulu faire dépendre notre foi." Bossuet avait dit plus brièvement, selon sa coutume : " Nettoie à Dieu son temple," pour indiquer que c'était la corruption du cœur qui engendrait l'incrédulité de l'esprit. Mais M. Renan n'en adopte pas moins l'idée de Bossuet en la délayant. Voilà donc les philosophes eux-mêmes obligés de reconnaître la nécessité de la foi. Alors pourquoi reprochent-ils aux femmes de croire ?

Du reste, cette question a été traitée d'une manière complète et définitive, et un livre en est sorti : *la Seconde éducation des filles*. C'est là qu'on verra les beaux résultats de cette éducation philosophique, à laquelle on nous propose de revenir aujourd'hui. L'expérience n'est pas à faire, elle a été faite, et l'on sait si les femmes du dix-huitième siècle se sont bien trouvées d'avoir pris les philosophes pour maîtres et pour directeurs. Elles avaient tout étudié, la chimie, la physique, l'histoire naturelle, les mathématiques ; la science devait remplacer pour elles la foi perdue. Quelques-unes, comme la marquise du Châtelet, n'avaient pas reculé devant les mathématiques transcendantes, et ceux qui ont lu le terrible livre de l'abbé Maynard sur Voltaire, n'ignorent pas jusqu'à quels scandaleux désordres cette savante femme descendit. Il y en eut qui abordèrent jusqu'à l'anatomie. Eh bien, ces libres penseurs furent de misérables femmes qui, par leurs folies et leurs débordements, préparèrent les sanglantes tragédies qui marquèrent la fin du siècle. Tout ce savoir qu'on propose aux femmes de nos jours, toute cette fausse philosophie, toute cette culture superficielle qui n'arrivait pas jusqu'aux profondeurs de l'âme, parce qu'elle était séparée de la foi religieuse, de l'idée de Dieu, laissèrent les âmes de ces femmes si vides que, lorsque Rousseau parut avec ses chimères du sentiment, elles le reçurent comme un libérateur, et lui dressèrent presque des autels, heureuses de renoncer à penser pour se borner désormais à sentir. N'est-ce pas assez de cette épreuve ? A quoi bon la recommencer pour arriver au même résultat ? Laissez donc aux femmes la boussole qui les conduit, le phare qui les éclaire, la force qui les aide à vaincre leurs défauts, et permettez-moi d'ajouter, en songeant à celles qui ont le malheur d'avoir des maris ou des fils libres penseurs, la force qui les aide à supporter les vôtres.